Dominique BERTRAND SJ (Lyon, Sources Chrétiennes)

POUR UNE PÉRIODISATION EFFICACE DES TEMPS PATRISTIQUES

Le mot "périodisation" n'est plus un néologisme parmi les historiens. Même si son contenu et sa méthodologie ne semblent pas avoir attiré beaucoup l'attention des maîtres de la discipline¹, il se révèle comme un instrument non seulement indispensable mais inéluctable, à l'ombre et au service du mot "période", à la fois pour écrire, et pour lire, l'histoire et les histoires. La périodisation est le classement primordial des faits historique qui sont un matériau mouvant, livré au temps lequel, même si on peut le remonter par la mémoire – ce que font méthodiquement les historiens –, ne cesse, dans la réalité de l'existence, d'échapper aux prises. Un Père de l'Église a analysé magistralement la chose: Augustin dans le livre XI des *Confessions*². La périodisation est l'art de ranger les événements, ce matériau mouvant dont nous parlons. Les périodes sont les dossiers à la file dans laquelle nous les rangeons. En nos deux mots gît le problème de la classification en histoire.

On ne peut pas éviter de classer en histoire, ne serait-ce qu'entre présent et passé. Une forme déjà élaborée sur le terrain, et qui est celle de l'Antiquité classique, s'appelle la "chronique" qui suit en le descendant – ou en le remontant – le cours du temps et qui se précise en "annales", selon cette mesure du *chronos* qu'est l'année. L'humanité y a appris ce qui reste la base de toute histoire, la chronologie. Mais, bien vite, cette technique ne suffit plus à cause de la complexité du matériau. Le problème devient alors de mettre au point des classements qui ne se contentent pas de rassembler les événements mais parviennent à les éclairer par ce regroupement même. Il y a donc des évolutions dans l'appréhension de ces ensembles éclairants que l'on appelle période. Ainsi

¹ Cfr. A. Cordoliani, *Comput, chronologie, calendriers*, dans: Ch. Samaran (dir.), *L'histoire et ses méthodes* (*Encyclopédie de la Pléiade*), Paris 1961, 37-51, consacre 3 pages aux "Périodes et aux éres", p. 47-51. Plus intéressant, voir P. Chaunu, *Histoire et discontinuité*, dans: idem, *Histoire science sociale*, Paris 1974, 79-83; E. Le Roy Ladurie, *La crise et l'historien*, dans: idem, *Le Territoire de l'historien*, t. 2: *Bibliothèque des histoires*, Paris 1978, 429-449.

² Cfr. Augustinus, *Confessiones* XI 12-41, éd. M. Skutella, trad. E. Tréhorel – G. Bouissou, intr. et notes A. Solignac, *Œuvres de saint Augustin* 14. Paris 1996³, 290-343.

en va-t-il, pour ce qui est de l'histoire universelle, de la répartition des temps historiques en Antiquité, Moyen Age, Temps moderne et Époque contemporaine, qui ne se précise comme telle que vers la fin du XIX^e siècle, étant bien entendu que les datations précises du début de la fin des période ne peuvent échapper à des débats et à nombre d'incertitudes; elle est un acquis duquel il semble impossible de se passer. L'histoire de l'Église s'y coule. Et le jeu de la périodisation, qui est l'art de classer les événements en périodes, se reproduit à l'indéfini, à l'intérieur des grandes périodes, dans toutes les formes d'histoires, des grandes fresques universelles à toutes les monographies et toutes les biographies.

Le temps des Pères de l'Église, en sa particularité, n'échappe pas à ce processus. Il nous semble devenu nécessaire de corriger assez profondément celle qui prévaut dans les manuels et dans les esprits: 1. avant Constantin et Nicée, 2. l'âge d'or, 3. la fin de la période. Cette périodisation a beaucoup servi depuis la fin du XIXe siècle, où la controverse entre les catholiques et les protestants concernant les origines de l'Église s'est établie sur cette trilogie reconnue de part de d'autre. Qu'on pense aux trois tomes d'Otto Bardenhewer, Les Pères de l'Eglise et leurs œuvres, dont la traduction en français date d'avant 1905; cet ouvrage est distribué littéralement selon les "périodes" suivantes: 1. "De la fin du I^{er} siècle au commencement du IV^e", 2. "Du commencement du IVe siècle au milieu du Ve", 3. "Du milieu du Ve siècle à la fin de l'âge patristique"³. Ce plan va commander celui des continuateurs catholiques, nommément de Berthold Altaner⁴. Il est un contre-feu par rapport à la périodisation qui sous-tend l'œuvre monumentale d'Adolf Harnack, et dépend en ce sens d'elle. Harnack introduit une coupure très forte entre la période prénicéenne à laquelle il s'est davantage intéressé; et il a tendance à ne pas arrêter nettement le temps des Pères, notamment dans la Dogmengeschichte, poursuivant celle-ci, une fois notée la collusion catholicisante de l'Église avec la dogmatique, pour ne pas dire le dogmatisme, jusqu'à Luther⁵. Ces trop brèves indications mettent en lumière tout d'abord l'utilisation de la périodisation dans l'étude contemporaine des Pères⁶, ensuite les présupposés qui s'y cachent et s'y montrent à la fois, sans pour autant remettre en question l'immense travail d'édition et d'interprétation

³ Cfr. O. Bardenhewer, *Les Pères de l'Église. Leurs vies et leurs œuvres*, t. 1-3, trad. P. Godet – C. Verschaffel, Paris 1905². C'est la traduction de *Patrologie*, un ouvrage antérieur d'une bonne dizaine d'année au Bd. 1: *Geschichte der altkirchlichen Literatur*.

⁴ Cfr. B. Altaner, *Précis de Patrologie*, adapté par H. Chirat, Mulhouse 1961. C'est la traduction de la 5^e édition de *Patrologie*, parué en 1958. Une première traduction française a été publiée en 1941. Les Français était alors obligé de traduire les travaux des Allemands en ce domaine.

⁵ Cfr. A. von Harnack, Histoire des dogmes, trad. E. Choisy: Patrimoine/christianisme, Paris 1993. L'ouvrage en allemand, Grundriss der Dogmengeschichte, a eu sa première édition en 1889-1891.

⁶ Il y aurait évidemment à préciser, par une étude, les différentes périodisations concernant les Pères et leur époque ces débuts de la patristique historique.

qui s'est accompli dans ce cadre au XX^e siècle⁷. Précisément, cette accumulation rend de moins en moins pertinent le drame en trois actes qui nous est proposé. En même temps, une mise en place plus proche des données réelles de la période pourrait sans doute permettre de découvrir les articulations de celleci en deçà de postulats théologiques plus ou moins avoués.

Deux poins à traiter découlent de ce qui précède. D'une part, il convient de délimiter la période patristique. D'autre part, il y a à remodeler l'espace temporel ainsi dessiné.

I. PATERNITÉ DANS LA FOI ET ÉVANGÉLISATION D'UN MONDE

On renoncera difficilement au mot "patristique" pour qualifier la période, préférable dans le présent contexte au terme "patrologique", qui s'est spécialisé au cours du siècle dernier du côté des éditions en de vastes collections – on parle des *Patrologies* de l'Abbé Migne⁸ – ou de l'interprétation donnée aux textes dans le cadre des disciplines théologiques. "Patristique" englobe l'ensemble des aspects, du culturel au religieux et au spirituel. Peu importe, du reste, car ce qui est en jeu dans l'une et l'autre épithète, c'est le radical paternel de ces mots: les "Pères". Il est indéniable que cette aura originelle, même si on ne s'y arrête peu, rend bien compte de l'attirance exercée et de la profondeur de celle-ci. Cette attirance, qui se renforce au long l'Ancien Testament, des confessions de Baruch 1, 15-3, 8 à la galerie des ancêtres dans le Siracide 44-50, est récapitulée dans le Nouveau, notamment en saint Jean par la figure d'Abraham (8, 33 ssq.), la promesse de la vraie manne (6, 31 ssq.), etc. Elle ne se dément pas durant les temps qui nous occupent - nous allons y revenir. Sans jamais disparaître par la suite, elle renaît pourtant, comme un antidote à la domination scolastique, avec Érasme et l'humanisme. Et derechef au milieu du siècle dernier dans une réaction similaire.

Il y a tout d'abord une profondeur de la signification du mot. Celle-ci ne peut être détachée de la conception proprement chrétienne de la divinité. Dans la tradition biblique et ecclésiale, Dieu n'est pas seulement l'absolu, ni même, déjà plus proche, le créateur, il est Père, rendant ainsi sa divinité elle-même paternelle, engendrante, y compris dans le cours du temps et des temps, y imprimant sans cesse et à nouveau la capacité divine de refaire "toutes choses nouvelles" (Ap 21, 5). C'est ainsi que, parmi ses disciples, Jésus réserve de façon catégorique l'appellation de "Père" au "seul Père terrestre et céleste", tout comme celle de "maître" et de "docteur" à lui-même (Mt 23, 8-12).

⁸ Patrologiae cursus completus latin et grec de l'abbbé J.P. Migne.

⁷ Voir à ce sujet Auteurs divers, Les Pères de l'Église au XX^e siècle. Histoire-littérature-théologie. "L'aventure des Sources Chrétiennes", Patrimoine/christianisme, Paris 1997.

Cependant, cette retenue dans la bouche de Jésus n'est pas une pure question verbale, comme si "Père" devenait pour les chrétiens un tabou imprononcable ou une qualité à laquelle il fût impossible de participer. Jésus, lui-même, ne craint pas de se montrer comme tel, rarement certes, mais non inconsidérément, en Jean 13, 33 – "Petits enfant (filioli, τεκνία) je n'en ai plus pour très longtemps à être avec vous" – et 22, 5 – "Les enfants (filioli, παιδία), avez-vous du poissons?" Cela indique que, dans l'interdit solennel proféré par Jésus, il y a avant tout le rappel vivifiant de ne jamais oublier le Père, quand nous, chrétiens, nous parlons de quelque paternité que ce soit. Telle est, du reste, l'orientation enseignée en Jacques: "Tout don excellent, toute donation parfaite vient d'en haut et descend du Père des lumières, chez qui n'existe aucun changement ni l'ombre d'une variation. Il a voulu nous enfanter par une parole de vérité pour que nous soyons les prémices de ses créatures" (1, 17-18). Bref, tout engendrement est à replacer dans l'énergie divine de Dieu le Père. Si les premiers siècles chrétiens ont défendu avec tant de force, d'intelligence et de persévérance la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, c'est par respect pour le Dieu révélé par les Écritures et en même temps pour assurer la capacité divine dans l'Église et ses membres d'engendrer le monde nouveau9. Nous ne pouvons en dire plus ici sur la densité de l'affirmation de la paternité tout particulièrement en la période que nous étudions.

Car il est clair que la notion et l'expression de "Pères de l'Église", qui, considérée droitement en elle-même, correspond pleinement à ce qui vient d'être rappelé, a été secrétée par les générations dont l'existence chrétien a modelé la durée qui nous occupe. En élevant, par leur réception croyante des Écritures, la paternité jusqu'en Dieu Père, Fils et Esprit, elles l'ont en même temps, sans la moindre réticence, étendue à l'humanité sauvée. Il importe maintenant de suivre l'émergence de l'attribution du mot "Pères" aux fondateurs du discours de la foi au long des six, sept siècles alloués à la période. Les données des manuels ne sont pas oubliées ¹⁰. Elles sont seulement classées à la lumière décisive de la paternité divine dont nous voyons progresser la conscience dans les réalités de l'Église en sa mission évangélisatrice. Dans cette lumière, nous voyons sans peine se dessiner l'enrichissement suivant en six étapes qui permettent de considérer la période patristique comme l'accomplissement d'une mission historique originale.

1. Paul et Jean. Paul est un témoin remarquable de l'appropriation par un responsable de l'Église du titre de Père. On connaît le passage: "Ce n'est pas

⁹ Voir, à paraître en 2007 aux Éditions du Cerf, *La Trinité d'Hilaire de Poitiers d'hier à aujourd'hui*. Actes du colloque du 15-17 novembre 2002: "Hilaire de Poitiers à Poitiers. Le Traité sur la Trinité. L'homme et Dieu au IV^e et au XXI^e siècles".

¹⁰ Le mot "Père", pour les auteurs de la littérature chrétienne ancienne, surtout avec une majuscule, n'est pas utilisé par Harnack.

pour vous confondre que j'écris cela; c'est pour vous reprendre comme des enfants bien-aimés. Auriez-vous en effet des milliers de pédagogues dans le Christ que vous n'avez pas plusieurs pères; car c'est moi qui, par l'Évangile, vous ait engendrés dans le Christ Jésus" (1Co 4, 14-15). D'autres semblables élans d'affection apostoliquement paternelle prouvent qu'il y a là une conviction de foi et de fond chez l'Apôtre¹¹. Mais, dans un tout autre style, la même conviction est exprimée huit fois dans la *I*^{re} Épître de Jean, où filioli/τεκνία (cf. le verset cité ci-dessus) désigne comme Père une fois Dieu (4, 4) et sept fois l'auteur de l'écrit. Il n'y a pas de doute, les fondateurs de l'Église n'hésitent nullement à endosser la tâche d'engendrer avec Dieu le peuple qui leur est confié. Et pour eux, nommément Paul – mais Jean lui est pleinement solidaire en cette fierté – le fait de souligner avec réalisme de quel acte il est question dans la paternité, libère les expressions de toute réduction à la simple métaphore; il s'agit d'une ressemblance de quasi connaturalité.

Jean Chrysostome commente ainsi *2 Corinthiens* 6, 12-13, en l'explicitant par *1 Corinthiens* 4, 14-15, cité ci-dessus:

"«Je vous parle comme à mes enfants». Que signifie cette parole [de Paul]? Je ne vous demande rien de grand, en réclamant votre amour, puisque je suis votre père. Voyez sa prudence et sa modération; il ne leur met pas sous les yeux les périls, les fatigues et les morts qu'il n'a pas craint d'affronter pour eux; il est trop éloigné de toute ostentation. Il n'invoque qu'un titre à leur amour, c'est qu'il les aime: je suis devenu votre père, je vous aime d'un brûlant amour. Une chose surtout offense quant on est aimé: qu'on vous rappelle les bienfaits que vous avez reçus; on y voit aisément un outrage. Paul évite cet écueil, il se borne à dire: Puisque vous êtes mes enfants, aimez donc votre père. Due à chaque père, cette dette découle bien mieux venant de la nature $(\phi \dot{\psi} \sigma \zeta)^{*12}$.

Plus de trois siècles après la première évangélisation, le sens de la paternité au service de l'Évangile ne semble nullement émoussé. Du moins ne faut-il pas de grands efforts au brillant orateur pour la faire reluire de tout son éclat "physique".

2. Les évêques. La première extension de l'emploi de la paternité suit le développement des communautés autour des successeurs des apôtres que sont les évêques, étant entendu que, dès la fin de l'âge apostolique, ces responsables sont de plus en plus eux-mêmes les fondateurs des Églises. De ce type est par exemple Pothin qui a sans doute été envoyé d'Asie à Lyon. Eusèbe de Césarée suit le processus à partir des livres III et surtout IV de son *Histoire ecclésias*-

¹¹ Cfr. 1Th 2, 7-8 (ici l'image de la mère); 2Co 6, 11-13, et jusqu'à 7, 4, où la paternité de Dieu est clairement désigné (v. 18); Ga 4, 18; Phm 10.

¹² In Epistolam II ad Corinthios hom. 13, 2, PG 61, 492-494, trad. J. Bareille, dans: Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome, t. 17, Paris 1872, 490 (légère correction dans la traduction).

tique¹³. Il est intéressant de noter que ces évêques, en dehors des grands sièges de Rome, Alexandrie et Jérusalem, constituent chacun l'objet d'un ou plusieurs chapitres surtout s'ils sont en même temps des "écrivains ecclésiastiques". Cela est caractéristique. C'est par la parole, dans les homélies, et par des lettres, qui sont souvent aussi des traités, qu'ils exercent leur ministère et mettent en œuvre l'expansion du christianisme. On peut dire que les II^e et III^e siècles sont le grand moment de l'avancée et de l'implantation du christianisme par l'action des évêques¹⁴.

Dès la première génération qui reçoit des apôtres le flambeau, le qualificatif de Père est dévolu aux évêques. On a remarqué que le premier emploi en ce sens se trouverait dans le *Martyre de Polycarpe*. On y lit en effet, après que la déclaration "Je suis chrétien" a été proclamé par le héraut, cette explosions furieuse des païens et des juifs: "Voilà le docteur de l'Asie, le Père des chrétiens, le destructeur de nos dieux"¹⁵. En cette occasion, entre 155 et 165¹⁶, le titre de Père est appliqué pour la première fois littéralement à un évêque. Mais l'idée d'une relation d'unité intime entre Dieu le Père, le Fils et l'évêque est un des thèmes qui apparaît bien avant dans quasi toutes les lettres d'Ignace, entre 100 et 110¹⁷. Ces années sont celles de la jonction des derniers temps apostoliques, selon la description qu'en donne par exemple *La Doctrine des apôtres* dans sa partie disciplinaire ¹⁸, et de la fondation des Églises par les évêques. Une des formulations la plus forte de ce quasi-refrain se trouve dans l'*Épître aux Tralliens*:

"Que tous révèrent les diacres comme Jésus-Christ, comme aussi l'évêque, qui est l'image du Père, et les presbytres comme l'assemblée des apôtres". 19;

aux Magnésiens son enseignement est de la même teneur, mais dans un ordre renversé au sujet des presbytres qui se soumettent à l'évêque, "non pas à lui, mais à l'évêque de tous, le Père de Jésus-Christ"²⁰. On voit l'admirable

¹³ Cfr. Eusebius, *Historia ecclesiastica*, introd. F. Richard, trad. G. Bardy – L. Neyrand: *Sagesses chrétiennes*, Paris 2003, 131-143.

¹⁴ Cfr. P. Brown, *Les amis de Dieu*, dans: *Genèse de l'Antiquité tardive* (Bibliothèque des histoires), Paris 1983, 113-160, surtout p. 116-121.

¹⁵ Martyrium Polycarpi 12, 2, éd. P.Th. Camelot, SCh 10bis, Paris 1998⁴, 224-225; cfr. P. De Labriolle, *Une esquisse de l'histoire du mot "Papa"*, "Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne" 1 (1911) 215-220.

¹⁶ Martyrium Polycarpi, Introduction, SCh 10bis, 199-200.

¹⁷ Cfr. Ignatius Antiochenus, *Epistolae*, éd. P.Th. Camelot, SCh 10bis, Introduction, SCh 10bis, 13.

¹⁸ Cfr. *Didache* 11-14, éd. W. Rordorf – A. Tuilier, SCh 248bis, Paris 1998, 182-195: "les apôtres", "les prophètes" et les "docteurs".

¹⁹ Epistola ad Trallianos 3, 1, SCh 10bis, 96-97 (traduction corrigée).

²⁰ Epistula ad Magnesios 3, 1, SCh 10bis, 82-83. On aurait dans le même sens: Epistola ad Ephesios 3, 2, SCh 10bis, 60-61 (thème de l', être dans la pensée du Père''); Epistola ad Romanos,

échange: les évêques sont dans le Père et le Père est l'évêque de tous. Il est sûr que la doctrine d'Ignace, avec sa conception très nette des hiérarchies trinitaires et salvifiques, est plus ferme que celle des "furieux" de Smyrne. Mais celle-là porte celle-ci et surtout la totalité de la tradition subséquente dans l'élargissement considérable qui s'opère en ces décennies du début du II siècle. Il n'y a nulle confusion dans la transmission de la paternité du Père aux évêques par laquelle les chrétiens des Églises en communion portent, en vrais fils, le salut à toute l'humanité. Mais il y a un développement comme naturel.

3. Les Pères des conciles. Voici un nouvel enrichissement du concept. C'est comme défenseurs universels de la foi dans les grandes assemblées synodales des IV^e et V^e siècles – de Nicée (325) à Chalcédoine (451) – que les évêques renforcent leur dignité paternelle d'une nouvelle dimension. Dans le chapitre, posthume, qu'il a donné au volume du cinquantenaire des "Sources chrétiennes", Les Pères de l'Église au XX^e siècle, le Père André de Halleux minimise l'importance de ce que nous avons souligné dans les deux développements précédents. En revanche, il met en lumière deux acceptions complémentaires de la paternité apparues à l'époque où nous nous trouvons dans le développement de notre histoire ecclésiastique: celle de docteurs conciliaire, qui donne aux évêques leur véritable dimension de Pères de l'Église, celle de Pères du désert qui apparaît en contrepoint²¹. Sans abandonner ce qui a été mis en place dans le dévelopement précédent et qui a le mérite de désigner une continuité théandrique trop souvent méconnue, nous nous appuyons sur A. de Halleux pour cerner ces deux apports. Et en premier, nous disons quelques mots concernant les décisionnaires dans les quatre grands conciles œcuméniques dont toute la suite des siècles ne fera qu'entériner les initiatives en ce domaine.

Le point capital pour notre sujet est que le titre de Père est attribué par les évêques réunis à Nicée à ceux qui les ont précédés et dont les prises de position "orales" ont autorisé leurs propres décisions "écrites", qui deviennent de ce fait dogmatiques sous la forme de confessions de la foi – ou credo – ou de canon. Athanase (295-373), cité par Halleux, écrit:

"S'il est besoin d'un concile [en matière de foi ou d'Écriture], il y a les enseignements des Pères. Or ceux qui se réunirent à Nicée ne négligèrent pas cela, mais ils

Salutatio, SCh 10bis, 106-107 (c'est l'Église "qui porte la loi du Christ, qui porte le nom du Père"); *Epistula ad Smyrnaeos* 8, 1, SCh 10bis, 138-139; *Epistula ad Polycarpum*, Salutatio, SCh 10bis, 146-147.

²¹ Cfr. A. De Halleux, *Pourquoi les Églises ont-elles besoin aujourd'hui d'une théologie patristique?*, dans: *Les Pères de l'Église au XX*^r *siècle*, op. cit., p 511-525, n. 7. Les deux types fondateurs sont "Les Pères de l'Église", "Les Pères du désert", p. 513-515, 515-517. P. 510-511, l'auteur montre l'insuffisance des manuels sur ce que recouvre le mot "Père", insuffisance qui nous a obligé à reprendre la question autrement sans la laisser pour autant de côté.

l'écrivirent si bien que ceux qui abordent sincèrement leurs écrits peuvent être avertis par eux de la piété envers le Christ annoncée dans les Écritures"²².

A leur tour, les acteurs de Nicée, deviennent les Pères de ceux qui vont se rassembler pour explorer les mêmes questions ou leurs prolongements. Ils étaient 318 au premier concile œcuménique rassemblé d'autorité par l'empereur Constantin. Ce nombre est celui des compagnons d'Abraham lors de la campagne entre les rois de la Mer Morte (Gn 14). Il devient l'emblème de la victoire des Pères conciliaires contre l'hérésie, hier, aujourd'hui et demain.

Pesons deux conséquences de la structure conciliaire sur la paternité épiscopale. Tout d'abord, tous les évêques sont de droit membres des synodes, soit provinciaux, soit universels. Il suffit qu'ils soient présents de corps à l'assemblée, en personne ou par leurs représentants. De plus ce type d'assemblée jusqu'au concile de Trente non compris (1545-1564) dépend de la décision civile de l'empereur ou des souverains ou représentants de l'État en accord avec Rome. On doit donc voir en la paternité conciliaire une extension comme naturelle de l'autorité paternelle qui appartient aux évêques dès l'origine dans le tout de la chrétienté en genèse. C'est ce qu'on désigne aujourd'hui comme pouvoir collégial sur l'Église universelle²³.

4. Les abbés du monachisme. Le P. de Halleux désigne, en contrepoint de ce qu'il nomme "la notion dogmatique" de Pères de l'Église, celle "monastique" de Pères du désert²⁴. Ce rappel est parfaitement justifié car ou bien les seconds sont oubliés ou bien ils sont confondus dans l'acception dogmatique. En fait coexistent ainsi dans la tradition chrétienne, et de façon tout à fait manifeste à partir du IVe siècle, deux types de paternité en un sens presque antinomique: celle des Pères de l'Église engendre la loi extérieure du discours chrétien, celle des Pères du désert engendre la sagesse intérieure du discernement des esprits. Une définition de cette paternité-ci par le P. Irénée Hausherr, cet excellent connaisseur du monachisme ancien, exprime avec exactitude la figure de cet "abbé", c'est-à-dire de ce "père" dans les langues sémitiques. Elle nous est fournie par le chapitre qui nous guide: "C'est quelqu'un à qui, grâce à la mortification des passions et à l' $\alpha\pi\alpha$ 60 et qu'il puisse, sans danger pour lui-même, sagement guider les autres dans les voies de

²² Ibidem, p. 513; Athanasius, Epistola ad Epictetum 1, PG 26, 1052A; Tomus ad Antiochenos 5, PG 26, 800C; Epistola ad Afros 4, 9, PG 26, 1033D, 1044D; S. Longosz, The « Fathers » in St. Athanasius, RTK 23 (1976) f. 4, 133-149.

²³ Voir le Décret sur la charge pastorale des évêques dans l'Église 1, 4-6, dans: Les Actes du concile Vatican II (textes intégraux), t. 2: L'Église aux cent visages, Paris 1966, p. 46-49.

²⁴ Cfr. De Halleux, op. cit., p. 515-518, n. 20.

Dieu"²⁵. Les écrits et les dits ou apophtegmes de ces pères spirituels seront recueillis plus tard dans les Paterikav, ce terme en soulignant fort à propos la source paternelle. Mais quel enrichissement n'y a-t-il pas là pour la théologie? Voici que, par une sorte de saut qualificatif, elle se double, à côté du dogme, de la spiritualité, et du même coup de la capacité d'engendrement spirituel qui est dans le christianisme. Il n'y a pas en effet à minimiser la part du monachisme, de l'Égypte à l'Irlande, dans la christianisation du pourtour, largement compris, de la Méditerranée.

Mais, en christianisme, ce redoublement n'entraîne pas de séparation. Il y a eu des tensions, à l'évidence, entre les deux autorités paternelles, mais pas de divorce. On doit ici souligner le rôle joué par la *Vie d'Antoine* due à l'évêque d'Alexandrie, Athanase, Publié peu après la mort du. Père des moines" (356)

Mais, en christianisme, ce redoublement n'entraîne pas de séparation. Il y a eu des tensions, à l'évidence, entre les deux autorités paternelles, mais pas de divorce. On doit ici souligner le rôle joué par la *Vie d'Antoine* due à l'évêque d'Alexandrie, Athanase. Publié peu après la mort du "Père des moines" (356), cet ouvrage a un retentissement rapide et sans cesse élargi, par ses traductions dans toutes les langues de l'Antiquité tardive et par la marque qu'il imprime à l'hagiographie monastique grâce à la figure d'Antoine. Par lui sont canonisés, en quelque sorte, c'est-à-dire non pas dogmatiquement, mais selon la relation spirituelle du maître aux disciples, à la fois le cadre vivant de l'institution monastique et son insertion dans le tout de l'Église. Dans cette ligne, le chapitre 67, "Respect d'Antoine pour la hiérarchie", est une clé capitale²⁶. Lui répond la préface par laquelle Athanase recommande son livre aux "moines étrangers", c'est-à-dire à toute la diaspora monastique dans l'empire et audelà²⁷. On a dans ce chapitre un acte de paternité épiscopale au sujet de ce qui relève directement de l'Esprit saint de Jésus dans la vie monastique et le rappel bienfaisant de l'attitude filiale due par les moines envers la "hiérarchie".

Une quasi-antinomie équilibrée par une exacte hiérarchie, voici ce que le IV^e s. chrétien met au crédit de la force d'engendrement qui est à l'œuvre dans le corps mystique du Christ répandu dans tout l'univers connu à l'époque. Avant de tirer les conclusions du déploiement qui vient d'être rappelé pour la délimitation de la période patristique, il faut encore en évoquer deux ultimes élargissements.

5. Tous ceux qui ont rendu un service dans l'évangélisation. Il ne s'agit plus désormais d'ajouter à la compréhension de la paternité évangélisatrice. L'apôtre, l'évêque, le père conciliaire et le père du désert suffisent génétiquement et structurellement. Mais il convient d'élargir l'extension de ce qui est ainsi compris. Le don fait à l'Église ne se concentre pas dans la hiérarchie. Il se répand. Il faut suivre ici cette diffusion jusqu'aux confins du corps mystique que

²⁵ Cité ibidem, p. 516; I. Hausherr, Direction spirituelle en Orient chrétien, OCA 14, Rome 1955, 52.

²⁶ Athanasius Alexandrinus, *Vita Antonii* 67, 310-315, éd. G.J.M. Bartelink, SCh 400, Paris 2004, 310-315.

²⁷ Cfr. ibidem, Préface, p. 124-129.

sont les laïcs et les familles. P. Brown, dans son étude sur *Le Renoncement à la chair*²⁸, a attiré l'attention, de façon sans doute quelque peu revendicative, sur ce secteur des "sans voix" trop oubliés par les historiens mais non par l'Église réelle. Car les voix qui s'élèvent pour témoigner de l'Évangile ne sont pas toutes épiscopales. Il y des prêtres. Citons Origène, Jérôme. Il y a des laïcs non religieux: Justin, sans doute Clément d'Alexandrie, Sulpice Sévère. Cela veut dire que la paternité dans l'évangélisation naît dans les charismes personnels des uns et des autres, selon la diversité que rappelle le chapitre 12 de la *Première aux Corinthiens*, en son début, comme aussi de la descente de l'autorité que définit clairement la fin – respectivement 4-11 et 27-30. Les deux ne se contredisent pas dans l'Église réelle, pas plus que la paternité dogmatique et la monastique.

Voici comment Origène offre un sien livre au couple fortuné qui, converti par lui de la fausse gnose à la vraie, a fait tachygraphier et publié beaucoup de ses enseignements:

"Mais, sans doute, très pieux et laborieux Ambroise, très honnête et vaillante Tatiana [...], vous demandez-vous pourquoi, alors que notre traité est consacré à la prière, il se trouve, énoncées en guise de préambule, ces remarques [qu'il vient de faire] sur les choses impossibles à l'homme qui deviennent possibles par la grâce de Dieu. C'est que, j'en suis convaincu, l'une des choses impossibles, eu égard à notre faiblesse, est d'éclairer de façon précise et convenant à Dieu un discours d'ensemble sur la prière et sur ce qui lui est relatif [...]. Toutefois, pour le moment, veuillez accepter ces explications avec indulgence"²⁹.

Edifiés par cette humilité non résignée d'Origène et par son estime des dédicataires de son œuvre, nous comprenons quelque chose de la force de la paternité qui unit les Pères, tous les Pères, à leurs fils et filles, tous leurs fils et filles, en cette période primordiale: une impossibilité qui devient possible de par Dieu.

6. La constitution du corpus des Pères. Le dernier avatar de l'extension de la paternité évangélisatrice est la fidélité à garder le plus de documents possible des moments révolus du processus. Certes, beaucoup en a disparu, y compris par des phénomènes de censure. Mais, il faut le noter, a été, en ce cas, détruit ce qui avait d'abord été gardé. Reprenant la pratique de la relecture du passé par la conservation des témoignages non nécessairement convergents qui a fait de la Bible ce qu'elle est, une bibliothèque, la mémoire chrétienne s'organise

²⁸ Cfr. P. Brown, *Le Renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Paris 1995 (en anglais 1988), particulièrement les deux premiers chapitres, "Corps et cité" et "De l'apôtre à l'apologiste: ordre sexuel et renoncement sexuel dans l'Église primitive", p. 25-57 et 58-95.

²⁹ Origenes, *De oratione* 2 et 34, trad. A.G. Hamman: *Les Pères dans la foi. Migne*, Paris 2003. Nous empruntons la traduction d'É. Junod, *L'impossible et le possible. Étude de la déclaration préliminaire du De Oratione*", dans: *Origeniana secunda*, Rome 1980, 81-93, ici, p. 8 et 85.

selon cette fidélité fondamentale: rien ne doit être perdu de ce qui rend compte de la vitalité du mouvement et de sa densité.

C'est ainsi qu'Irénée garde le souvenir, cent ans après, des "presbytres", pour fonder une lecture ecclésiale de l'Écriture, lui qui consacre deux livres de son grand ouvrage à rassembler le dossier le plus complet que nous ayons concernant la vague gnostique du II° siècle³⁰. C'est ainsi que le premier historien de l'Église, Eusèbe de Césarée, révolutionne la méthode historique antique en y introduisant les documents *ut sonant*, alors que la culture classique remodelait tout dans une rhétorique englobante: d'où chez lui des listes d'évêques et d'écrivains, avec leurs écrits, mais surtout des textes qu'il est seul à faire connaître, comme la lettre des martyrs de Lyon. En fait, on a là la manifestation la plus connue de son érudition curieuse de tout, quand il s'agit de faire éclater, en sa "préparation" païenne et en sa "démonstration biblique" la splendeur unique de l'Évangile qui récapitule tout³¹. Enfin, c'est dans cet esprit que, de générations en générations, on copie et recopie les textes fondateurs que les *Patrologies* rassembleront à partir de l'invention de l'imprimerie en des collections de plus en plus volumineuses³².

Ce sixième aspect de la paternité patristique est à la fois cumulatif et rétrospectif. Il n'a cessé de se concrétiser de génération en générations. Mais après coup, une fois la période accomplie, il prend tout son sens et imprime à la période son caractère unique à jamais pour l'histoire: les Pères, au bout de compte, ce sont tous ceux et toutes celles – car quelques Mères sont au rendezvous, telle Égérie³³ – qui ont laissé des traces écrites de leur participation positive, mais aussi négative, dans l'immense phénomène qui s'appelle la première évangélisation de l'histoire humaine dans les sept- huit premiers siècles de notre ére.

7. Les limites de la période patristique. Revenant au titre de la première partie de la présente étude, "Paternité dans la foi et évangélisation du monde", nous sommes en mesure désormais de délimiter de façon claire et souple la période des Pères. Notre méthode, pour ce faire, a consisté à retrouver tout le poids historique du mot "Père" qui différencie et caractérise la période. A la

³⁰ Cfr. Irenaeus, *Contra haereses*, trad. A. Rousseau, *Sagesses chrétiennes*, Paris 2001³, p. 27-134 et 135-271.

³¹ Allusion, à côté de l'*Histoire ecclésiastique*, op. cit., n. 13, aux deux autres monuments d'Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique* (SCh 206, 228, 262, 266, 215, 369, 292, 307 et 338, Paris 1974-1987; cet ouvrage recueille les attentes païennes) et *Démonstratio evangelica*, éd. I.A. Heikel, *Eusebius Werke* 6, GCS 23, Leipzig 1913 (ouvrage consacré à l'Ancien Testament).

³² On renvoie ici à Margarin de la Bigne et à ses successeurs, Gallandi, Migne (inégalé pour l'ampleur à ce jour), le CSEL (Vienne), le CCL et CCG (Turnhout), sans oublier les *Sources Chrétiennes* (= SCh).

³³ C'est le best seller des Sources Chrétiennes avec ses 7 éditions, Égerie (ou Étherie), Journal de voyage, éd. P. Maraval, SCh 296, Paris 1982.

fois théologiquement et historiquement, au ras de textes évidemment choisis, nous avons pu ainsi sortir de déterminations trop accidentelles – pourquoi fixer comme frontière finale Jean Damascène en Orient et Isidore de Séville en Occident? – sans pour autant tomber dans une imprécision dépourvue de repères indicatifs et surtout d'une signification de fond.

Nous avons donc suivi et conjugué l'enrichissement progressif de la conscience que les chrétiens ont développé de la notion de "Père" et le développement de l'Église dans le monde indifférent ou hostile où elle naissait. Nous n'avons bien peu innové sur les faits et les dates reconnus le plus généralement. Nous avons seulement pesé à un son juste poids humain – et divin – ce qui s'est passé de la fin de la prédication apostolique et du bouclage du Nouveau Testament au moment où la foi de la minuscule minorité agissante sortie du Cénacle au jour de la Pentecôte a instauré dans tout l'Empire romain, et même sur ses marches, les *Christiana tempora*³⁴. Alors, il ne va plus s'agir plus de gagner un monde à l'Évangile. Le moment sera venu de gérer tout ce monde en un christianisme quasi unanime. Tel sera le Moyen âge. Auparavant, il a fallu enfanter ces *tempora*. Ce rude travail a été pour toujours celui des Pères, des plus grands aux plus infimes, et même celui de leurs adversaires. Car, sans les adversaires, il n'y aurait pas eu les Pères qui sont nos Pères dans la foi.

II. LES TEMPS DRAMATIQUES DE LA PERIODE PATRISTIQUE

Depuis que se sont dispersés les brouillards inspirés des Encyclopédistes et appréciés du positivisme de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. concernant la décadence chrétienne de l'Empire romain³⁵, la première évangélisation réussie dans le monde, celle de ce même vaste ensemble politique et humain, est devenu un problème dont les spécialistes saisissent de mieux en mieux l'ampleur et la complexité. Il n'est pas question de dresser ici un palmarès, sauf à reconnaître l'influence en ce secteur d'Henri-Irénée Marrou dont nous venons d'évoquer une œuvre. C'est à lui en effet que l'on doit la mutation décisive de la notion d'"Empire décadent" à celle d'"Antiquité tardive³⁶". Fidèle à notre propos limité en cet exposé, nous nous restreignons à ceci.

³⁴ C'est le titre du recueil d'articles, publié à titre posthume: H.I. Marrou, *Christiana tempora. Mélanges d'histoire, d'archéologie, d'épigraphie et de patristique* (Collection de l'École française de Rome 35), Rome 1978.

³⁵ Cfr. E. Gibbon, *The History of the decline and fall of the Roman Empire*, I-V, Londres 1776-1788, est l'auteur qui, résumant beaucoup d'idées des siècles classiques, a défendu le plus puissamment la conjonction de la décadence de Rome et de la montée du christianisme, voir D. Bertrand, *Les Pères de l'Église et la rencontre des cultures*, dans: *Penser la foi. Recherches en théologie aujourd'hui. Mélanges offerts à Joseph Moingt*, Paris 1993, 473-486.

³⁶ Cfr. H.I. Marrou, Décadence romaine ou antiquité tardive? (Points histoire 29), Paris 1977.Cet ouvrage, lui aussi posthume, est un testament, dirigé à l'évidence contre Gibbon.

Ayant reconnu une consistance événementielle à la totalité de la période, nous tentons d'inventorier ce qu'a pu être son déroulement en tentant de le lire lui aussi en diverses périodes.

Quelque chose de la densité historique des II°-VIII° siècles de l'histoire ecclésiastique est déjà apparu, mais de façon trop uniment positive. Comment penser en effet que l'engendrement se soit passé sans crises? Comment évoquer son enrichissement expérientiel et son amplification sociale sans soupçonner que les difficultés traversées y ont été pour quelque chose? Aussi bien, nous connaissons les bouleversements qui ont marqué ces siècles: la montée irrésistible de la puissance romaine jusqu'à la dynastie des Antonins; les secousses à répétition au long du *limes* qui aboutissent au démantèlement de cette vaste communauté humaine. Nous n'ignorons pas, à l'inverse, la mise des chrétiens au ban de la société suivie de leur reconnaissance civile et même de leur installation au faîte de l'organisation religieuse des populations dans l'ensemble même morcelé qui en subsiste.

Beaucoup d'explications de l'intrication de ces deux séries de phénomènes - le sociopolitique et le religieux - sont cherchées et sont trouvées. Mais elles peinent à s'imposer de façon globale. Surtout, elles ne se haussent pas au niveau d'humanité – et de divinité – qu'on est en droit de requérir pour un tel événement. En particulier, ce qui a été dégagé dans la première partie de l'exposé, n'est pas pris en compte: l'enfantement d'un monde improbable. Nous cherchons donc ici à proposer une vision qui soit en cohérence avec la paternité des Pères de l'Église. Et nous la trouvons dans les crises de l'enfantement dont ni l'Ancien Testament, dans ses apocalypses, ni les discours eschatologiques du Nouveau ne font l'économie. Qu'on songe à ce qu'annonce Isaïe: "Comme une femme enceinte, en travail, se tord et hurle dans les douleurs, tels nous sommes, Seigneur, devant toi" (26, 17). A quoi répond la parole du Christ dans le discours après la Cène: "La femme sur le point d'accoucher s'attriste parce que son heure est venue; mais, quand elle a enfanté, elle oublie les douleurs dans la joie qu'un homme soit venu au monde. Vous aussi [...]" (Jn 16, 21). Un enfantement sans douleurs ne serait pas humain. L'Église de la période patristique a enfanté dans les douleurs, comme le pensaient déjà les prophètes; mais, selon le Christ lui-même, elle a continué de crise en crise à enfanter l'homme nouveau. Les Pères ont épousé ce rythme.

Nous vérifions maintenant dans les faits cette donnée scripturaire, qui est déjà, en elle-même, un événement historique, étant apparue, et même avec force, dans la culture universelle. On oublie trop que la Bible a commencé dès avant l'ère chrétienne a devenir un best seller³⁷.

³⁷ La mise au jour de cette réalité est liée à l'édition de la Septante en français, sous la direction de M. Harl, depuis 1886, avec 13 volumes parus à ce jour. Sur le sens du projet, v. M. Harl, *La langue de Japhet. Quinze études sur la Septante et le grec des chrétiens*, Paris 1992.

1. De crises en crises. Il ne faut donc pas embellir sans contrepartie la période patristique. La tentation a été forte, à plusieurs reprises, de canoniser ainsi la primitive Église: une première fois, dans notre Occident, par opposition à la scolastique, les humanistes, dont Érasme, éditeur du Nouveau Testament et des Pères, ont eu tendance à le faire; une seconde fois, après la seconde guerre mondiale, lorsque le besoin s'est à nouveau fait sentir de desserrer une théologie unilatéralement néo-thomiste. De telles reconstructions cèdent à la force des faits. Nonobstant d'indéniables progrès extérieurs et intérieurs pour l'Évangile durant six siècles, tout y a été marqué au sceau de l'épreuve.

Il faut se rappeler que la nouvelle communauté émerge à la fin du I^{er} s. non pas en face seulement de la religion juive ou du paganisme, mais entre les deux. Ces deux fronts entre lesquels il lui faut se tailler une place au soleil sont de véritables forces historiques. Il ne convient en rien de les minimiser. Avec ses temples, ses clergés, ses fêtes, ses oracles, comme religiosité partagée par le plus grand nombre et comme source de base pour la philosophie y compris dans ses critiques, le paganisme est une formidable structure de piété, de culture et même de dévotion³⁸. Il reçoit, du reste, une sorte de souffle nouveau dans le développement du culte impérial. Le Panthéon d'Hadrien ne peut qu'exercer une puissante attraction. Le judaïsme, qui est établi dans le monde entier par la grâce des exils successifs, n'est pas écrasé par la romanisation complète de Jérusalem en Aelia capitolina (132-135), aggravant les suites du siège de 70. Des synagogues fleurissent dans tout l'Empire et en ce que les peuples deviendront avec le recul de celui-ci; des païens grossissent de prosélytes les rangs des communautés. La doctrine a été redéfinie après 70, en réaction décidée contre le christianisme. Et n'oublions pas que, depuis le temps des Macchabées, l'originalité religieuse des Juifs est autorisée par l'État romain (1 M 8, 17, 32, etc.). Il arrive que les deux puissances religieuses s'unissent contre la religion naissante, soit ponctuellement dans des persécutions locales, soit aussi, plus subtilement, dans certaines interprétations gnostiques destructrices de la foi chrétienne. Enfin, il est sûr que le judaïsme exerce un attrait sur nombre de chrétiens issus du paganisme selon le processus bien mis en lumière par Paul dans l'Épître aux Galates. En face, le christianisme n'a aucun appui ni politique ni ethnique.

Les crises qui surgissent dans cet environnement non favorable et souvent même dangereux sont aussi bien externes qu'internes. On a beaucoup insisté sur les persécutions qui débutent dès le règne de Néron et s'amplifient en étant prises en charge de plus en plus par l'État jusqu'à leur acmé dans les dernières années de Dioclétien (295-303). A la fin de la période, les rois

 $^{^{38}}$ Cfr. D. Aubriot-Sevin, *Prières et conceptions religieuses en Grèce ancienne jusqu'à la fin du* V^c *siècle av. J.-C.*, (Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen 22), Lyon 1992.

barbares, dont beaucoup appartiennent à l'arianisme, font revivre, mais de façon bien plus modérée, les anciennes coercitions. Mais les crises à l'intérieur de l'Église ne manquent pas non plus et prennent une vigueur nouvelle à partir des décrets pacificateurs de Constantin et de Licinius. Pendant un siècle et demi, l'arianisme et ses séquelles secoueront, et même gravement, l'édifice. Ajoutons encore qu'il arrive aux nouveaux chrétiens de retourner en arrière. Ces quelques indications majeures, auxquelles il faudrait ajouter tout ce qui relève de la vie commune ordinaire comme tensions, adaptations, exercice de l'autorité et acceptation de celle-ci, suffisent à ramener le lecteur vers une idée plus conforme à la réalité de la vie de l'Église durant la période patristique. Disons que les historiens ecclésiastiques qui ont repris la plume de la main d'Eusèbe de Césarée n'ont pas plus que lui caché quoi que ce soit de ces situations limites³⁹.

Ce nonobstant, l'évangélisation progresse. Et elle progresse par une série d'inventions suscitées comme des réponses aux différentes crises traversées. Durant la période, quoi qu'il en soit des autres qui l'ont suivie, on perçoit ce curieux type de développement, qui correspond bien, non pas une seule fois mais chaque fois en se répétant encore et encore, au schéma annoncé par Jésus avec l'image de la femme qui enfante: 1. L'Église est en paix; 2. Une crise interne ou externe survient; 3. Une solution se fait jour qui va devenir une sorte de trait marquant de la vie chrétienne pour toujours à partir de ce moment-là, car, à la faveur des crises, l'Église se renforce par des "dons sans repentance" (Rm 11, 19); 4. L'Église retrouve la paix, jamais pour très long-temps, une paix où couvent des menaces. Et le processus reprend en un autre lieu, sur un autre point. Voilà comment s'est constitué, non pas à côté de l'Écriture, mais à la lumière de celle-ci relue sans cesse dans des circonstances dramatiques nouvelles, ce qu'on appelle la "tradition des saint Pères".

Une telle vision de l'histoire de l'Église rend bien compte en fond de terrain de la tradition de la paternité, telle que nous avons pu en donner une idée cidessus. L'Église, à l'extérieur comme à l'intérieur ne cesse pas d'engendrer l'homme nouveau de génération en génération. Et cela ne se fait pas sans un enrichissement extérieur et intérieur de cette même paternité, présente dès l'origine et qui est de plus l'origine même de l'origine. Telle est la continuité de base plus persévérante que tous les obstacles. Il était indispensable de l'avoir retrouvée en premier. Mais le même schéma peut aussi permettre de classer les événements de toute sorte qui ont constitué la matérialité historique de la période. Nous présentons donc maintenant, autour d'un tableau que nous commenterons brièvement, le tableau génétique de la période patristique de

³⁹ Les deux historiens qui ont repris la suite de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe sont Socrate de Constantinople (SCh 477, 494, 505 et 506, Paris 2004-2006) et Sozomène (SCh 306, 418, 495, Paris à partir de 1983).

sous-périodes en sous-périodes, tel que les crises et les réactions victorieuses aux crises permet de le dresser avec une crédibilité améliorable, certes, mais déjà fort suggestive.

2. Tableau génétique de la période patristique 40. Les histoires de la première littérature chrétienne et les manuels de patrologie historique de la fin du XIXe et du début du XXe s. se construisent sur une césure très forte dans les débuts du IVe s. Soit que, insistant sur la libération de la nouvelle religion autour des documents de Milan émanant de Constantin et Licinius (313), on insiste sur le côté politique et social de la coupure, soit que, en se cantonnant dans l'histoire des doctrines, on souligne l'avant-Nicée et l'après-Nicée, soit qu'on renforce l'une par l'autre les deux données, voici la période coupée en deux non sans un éloignement regrettable par rapport à la complexité des faits ni sans idéologie ou contre-idéologie plus ou moins cachée⁴¹. La périodisation que nous proposons s'appuie sur les crises successivement rencontrées. Comme telle, elle casse ce qui apparaît dès lors comme une abstraction aussi fausse que vraie. L'avant-Nicée se présente en cinq sous-ensembles, l'après en cinq, sans que rien privilégie le passage entre l'ordonnée 5 et la 6. Et, si nous ne poursuivons pas le tableau au-delà de la fin du V^e s., c'est que, d'une part, aucune crise très typée n'apparaît alors, d'autre part, l'ensemble du donné de la tradition est alors constitué en ses bases "données sans repentance". La preuve de la fécondité de l'analyse a été suffisamment administrée. Il est sûr qu'il faudrait continuer à en chercher les bienfaits pour les deux, trois siècles qui suivent; mais il faudrait trouver sans doute des critères différents de différenciation pour sérier les menaces et les réactions aux menaces.

En ordonnées donc, on lit des sous-périodes en se fondant sur des crises. Nous en avons énuméré dix. En abscisses, nous retrouvons le schéma mis en lumière à la fin du développement précédent, en ajoutant une indication sur les protagonistes de la réponse qui a été mise en place. Cela donne: la substance de la crise, la substance de la réponse, les acteurs principaux, la plupart du temps de grands personnages, Pères de l'Église par excellence, le "don sans repentance" qui est devenu un élément spirituel vivant du corps de la tradition chrétienne. Peut-être est-il bon, avant de nous engager dans le bref commentaire du tableau, de rappeler que la période décisive qui précède celle des Pères, c'est-à-dire celle des Apôtres, a éprouvé, sous des formes diverses et complexes, le passage dramatique de l'Église des judéo-chrétiens à l'Église d'où "le mur de la haine entre les juifs et les païens a été supprimé dans le Christ, le seul homme nouveau" (cf. Ep 2, 11-22).

⁴⁰ Voir le tableau de la p. 75.

⁴¹ Voir au-dessous, p. 75.

	Crises	Réaction du christianisme	Protagonistes chrétiens	Inventions durables
1	La dispersion et la petitesse des Églises soumises à une persécution latente ou active: d'Étienne à 313.	Organisation internede l'Église et des Églises.	Les Pères apostoliques, 95-130.	La hiérarchie locale et la communion interecclésiale.
2	Les justifications païennes de la persécution: le milieu du iie s.	Le dialogue avec les adversaires	Les Apologiste, 130- 170.	Naissance de l'apologétique.
3	La vague gnostique:la fin du II ^e s.	La réflexion théologi-que.	Irénée de Lyon, Clément de Rome, Tertullien, Origène, etc., 180-250.	Naissance de la théologie fondamen- tale.
4	Purs et impurs dans l'Église (confesseurs et apostats): 250, Dèce, jusqu'à la fin du IV ^e s.	Réintégration des apostats (les lapsi).	Les évêques miséricor-dieux: Cy- prien, Corneille, etc., 250-300.	Mise en place de la pénitence publique.
5	Renouveau de la philosophie païenne avec le platonisme:Plotin, Porphyre, III ^e s. et IV ^e s.	Le monachisme comme philosophie chrétienne(vie reli- gieuse séparée du monde).	Les Apophtegmes, la Vie d'Antoine, 300- 400.	Naissance de la théologie spirituelle.
6	L'arianisme: à partir de 318 et jusqu'au concile de Chalcédoine (451).	Les conciles, Nicée (325), une intense réflexion théologique.	Athanase d'Alexandrie, Hilaire de Poitiers, etc., 325-451.	 la pratique des conciles Naissance de la théologie dogmatique.
7	L'offensive néo- païenne, avec Julien (361-363).	Le christianisme comme vecteur de culture.	Les Cappadociens et l'âge d'or de la patristique, 350-450.	Les lettres chrétiennes.
8	La crise origénien- ne,Épiphane, 370.	L'histoire ecclésias- tique et la copie des œuvres.	Socrate, Sozomène, etc. 410.	L'Église conserva- toire de son histoire.
9	La réaction humaniste chré- tienne avec Pélage (à Rome en 384).	La mise au clair de la relation entre la grâce et la liberté.	Augustin (à partir de 411), Jérôme (à partir de 415).	Naissance, dans la théologie dogma- tique, du traité sur la grâce. Conciles de Carthage (418) et Orange (529).
10	La misère populaire avec le début des invasions: début du V ^e s.	L'évergétisme des évêques.	L'enseignement social, des Pères: Ambroise, Jean Chrysostome, etc., 374	Les bases de l'enseignement social de l'Église (la destination univer- selle des biens)

- **3. Bref commentaire du tableau**. Nous ne pouvons ici que fournir des indications schématiques. Celles-ci pointent sur l'épreuve majeure, caractéristique dans le moment envisagé et, comme en parallèle, l'apport le plus net et durable dudit moment. Mais tout évolue avec tout, en particulier ce qui relève du rapport au Dieu trine et aux trois personnes. Nous passons sous silence ces harmoniques. Les dix moments sont exposés à la suite en un tout qui se tient jusqu'à ce que le monde romain et ses dépendances soient majoritairement chrétiens quantitativement et surtout qualitativement. Nous indiquons seulement comme un fil ténu comment dans les moments de l'Église en paix renaissent, en ce succès même, les machinations de "l'homicide dès le commencement" (Jn 8, 44)⁴².
- A. Dispersion. Surtout au tout début de la période patristique, ce qui frappe dès qu'on sort des documents et monuments chrétiens contemporains, qui sont rares, c'est l'enfouissement. Ce qui va être le premier travail est de constituer des "Églises qui sont" ici et là, à Éphèse, à Rome, à Corinthe, et à assurer entre elles une communion⁴³; l'expression "qui est à" est typique. Elle signale un isolement. Mais cet isolement est compensé par la constitution de communautés qui inventent, pour être capables de résister à la pression ambiante, la hiérarchie et la communion des hiérarchies. Nous n'avons pas à développer ce point déjà évoqué à l'origine de la paternité épiscopale⁴⁴, sauf à souligner ce rapport premier entre paternité et hiérarchie. La patristique libérale protestante a achoppé à saisir l'une et l'autre en ne saisissant pas leur intime, et divine, connexion⁴⁵. Cette incertitude est balayée par exemple dans les premières lignes de la *Première lettre aux Corinthiens* de Clément, d'une facture si semblable aux en-têtes d'Ignace et de Polycarpe: "L'Église de Dieu qui séjourne à Rome à l'Église de Dieu qui séjourne à Corinthe".

C'est là un "don sans repentance" qui va traverser tous les siècles chrétiens suivants et dont nous profitons, que nous le voulions ou non, encore aujour-d'hui. En ses débuts, nous apprécions à quel point ce don est vital.

On aurait là les linéaments à développer d'une démonologie historique, tout à fait conforme au grand montage de l'*Apocalypse* de saint Jean. Il est, bien entendu, impossible de développer cet aspect en ces pages. Mais il est bon de signaler le vers dans le fruit à l'endroit où le fruit paraît le plus sain.

⁴³ Ce souci est constant dans les lettres des auteurs qu'on range sous le nom "Pères apostoliques": fortifier l'unité interne des Églises là où elles sont implantées et consolider les relations fraternelles entre ces îlots. Les autres œuvres de cette génération indiquent d'autres orientations. Ici, Éphèse et Rome renvoie à Ignace, Corinthe à Clément.

⁴⁴ Voir ci-dessus p. 63-65.

⁴⁵ C'est ainsi que les patristiciens libéraux tendent à proposer des datations tardives des lettres d'Ignace et de Polycarpe.

⁴⁶ Clemens Romanus, Epistola ad Corinthios. Salutatio, éd. A. Jaubert, SCh 167, Paris 2000², 98-99.

B. Le courage de s'expliquer au monde. Solides en elles-mêmes, les communautés auraient pu s'endormir sur elles-mêmes et souffrir les humiliations imposées à répétition de l'extérieur en se contentant de faire, comme on dit, le gros dos. Cela a pu être une tentation. La bonne réaction est venue, en effet, moins de la hiérarchie et des fidèles que de philosophes convertis restés laïcs. C'est la génération des apologistes, qui vers le milieu du II es., entend l'appel de la *Première Épître* de Pierre, 3, 15: "...[soyez] toujours prêts à l'apologie [ἀπολογίαν] au profit de [datif] quiconque vous demande raison (λόγον) de l'espérance qui est en vous." L'espérance est à l'évidence expérimentée par les communautés comportant une hiérarchie et en communion. Il faut qu'elles éclatent, dans la force de la paix qui est la leur, vers l'extérieur menaçant, en plein monde, et soit même adressée directement à l'empereur selon le droit des philosophes.

Les auteurs de cette génération, d'une part, répondent à des critiques formulées par les païens ou les juifs, mais ne se contentent pas de rejeter les accusations les plus ignominieuses – les festins de l'Atride Thyeste confondues avec la Cène eucharistique; ils proposent, en termes de λόγος, une vision positive du Christ et de son œuvre, ils osent trouver dans la culture grécolatine des "semences de vérité" parallèlement à ce qu'ils font par rapport à l'Ancien Testament sans lequel le Nouveau perd beaucoup de son intelligibilité, l'inverse étant encore plus vrai. Si on la considère en situation, il y a une audace extrême dans cette poignée de penseurs chrétiens qui exposent le plus rigoureusement possible la foi chrétienne selon la koinè philosophique pour que les "autres" ne s'y opposent plus par ignorance. Leur exemple restera à jamais fécond. Et Justin, leur chef de file – il faudrait citer une dizaine de semblables lutteurs à l'époque –, cumule très vite dans la mémoire du christianisme le double titre de "philosophe et martyr" († vers 165).

C. La vraie gnose. Le succès des apologistes est considérable. Le Christ-Λόγος devient le signe de ralliement d'une immense vague d'interprétation du christianisme qui prétend dépasser celui de l'Église. Soulevée à partir d'Alexandrie, la métropole intellectuelle du temps, celle-ci s'étend jusqu'à Rome, d'où elle rejaillit au moins jusqu'à Lyon et en Afrique. Les restes de plusieurs bibliothèques, la plus célèbre étant celle de Nag Hammadi⁴⁷, montrent l'ampleur de la littérature qui a soutenu le mouvement. C'est précisément à Lyon que commence à s'élaborer la réponse d'un christianisme qui se sent touché jusque dans sa moelle. Irénée y rédige son Contre les Hérésies. Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur⁴⁸ († vers 202). Mais, avec un petit décalage, à Alexandrie, c'est-à-dire dans l'œil du cyclone, deux personna-

 $^{^{47}\,}$ Cfr. La $Biblioth\`eque$ copte de Nag Hammadi a été éditée à l'Université Laval, au Québec: 31 forts volumes de 1977 à 2005.

⁴⁸ Cfr. Irenaeus, Contra haereses, op. cit., n. 30.

lités s'imposent: Clément d'Alexandrie († avant 215) et Origène († 253/254). L'Afrique proconsulaire a son "vrai gnostique" en Tertullien († après 220), et Rome le sien en Hippolyte († 235). Ces auteurs, entourés de bien d'autres, ont, autant qu'il était possible, réduit le gnosticisme à des nostalgies inguérissables. Ce faisant, ils ont fondé pour toujours la théologie fondamentale, c'est-à-dire celle qui, à la lumière du Christ, s'attaque aux problèmes insolubles de l'homme: le mal, le salut, le destin du monde et le sens de l'histoire, le sens de Dieu.

La recherche s'est évidemment évertuée à trouver les sources du gnosticisme chrétien: le platonisme, les apocalypses juives sont encore les terrains les plus labourées. Il manque le plus souvent un maillon précis dans la cacophonie des influences possibles. Notre méthode permet de désigner le succès des apologistes comme ce passeur. Cette désignation ne diminue en rien le mérite de leurs synthèses. Elle souligne la rapidité du mouvement des idées dans le christianisme du II^e s., et elle est le meilleur exemple, en tout notre panorama, de la possibilité pour le meilleur de s'inverser dans le pire en ce mouvement même. Mais le pire a pu devenir à son tour le lieu d'une invention qui ne cesse plus d'être utile à l'Église en sa marche séculaire.

D. Les apostats et la naissance de la Pénitence. Malgré, ou plutôt selon la grâce propre à chacun de ces drames, les communautés chrétiennes ont atteint, au III^e s., le poids d'une organisation qui peut apparaître redoutable au pouvoir impérial. Du coup, la persécution, de sporadique, prend un tour étatique. Les répressions de Dèce, de Valérien, enfin de Dioclétien et de Galère sont conduites par le pouvoir central. Les apostasies, en butte à une telle rigueur, se multiplient, par faiblesse humaine plus que par un véritable abandon de la foi. Que faire de ces lapsi? Cette question va diviser en profondeur toute l'Église, de l'Orient à l'Occident. Des schismes apparaissent sur ce fond à Rome, Alexandrie, Antioche. Beaucoup de confesseurs, qui ont risqué leur vie, refusent que ceux et celles qui l'ont lâchement sauvegardée réintègrent l'Église. Une Église de purs s'oppose à une Église qui n'en est même plus une. C'est en ce point que, peu à peu, la Pénitence publique, qui est rude, permet à tous de profiter d'une miséricorde de Dieu dont la reconnaissance fait alors une avancée considérable à la faveur de ce très grave débat.. Le grand docteur de cette prise de conscience est Pacien de Barcelone, à la fin du IVe siècle 49. Plus de cent ans après les prodromes de la crise, il fallait encore lutter pour son heureux dénouement sacramentel. Nul doute, en tout cas, que cet épisode, trop peu souligné, de l'histoire de l'Église n'ait eu des conséquences heureuses: certes, les formes du sacrement ont évolué par la suite, mais la conjonction de la foi en la miséricorde recréatrice de Dieu pour le pécheur et d'un signe tangible de son efficacité ne variera plus.

⁴⁹ Cfr. Auteurs variés, *Pacien de Barcelone et l'Hispanie au IV*^e siècle, dir. D. Bertrand – J. Busquets – M. Mayer Olivé, *Patrimoine/christianisme*, Paris – Barcelone 2004.

E. Les moines et la philosophie du Christ. On rapproche de moins en moins l'apparition du monachisme au IVe s. de la fin de la persécution comme un nouveau champ pour l'héroïsme chrétien. En revanche, elle est certainement à mettre en parallèle avec la renaissance de la philosophie sous la forme du néoplatonisme. Celui-ci, avec Plotin († vers 270), Porphyre († vers 305), réagit contre le gnosticisme sans verser, bien au contraire, vers le christianisme. La réplique à cette reviviscence de la pensée païenne, de la part des anachorètes, selon Antoine († 356 à plus cent ans), et des cénobites, selon Pacôme († 346), est plus radicale qu'une argumentation d'école comme il y en a tant à l'époque⁵⁰. Elle est un témoignage de toute la vie à la recherche de la perfection de l'homme dans le Christ. Une littérature originale fleurit dans le désert pour exprimer cette philosophie. Celle-ci ne se contente pas d'assurer la montée spirituelle des seuls moines et moniales en eux-mêmes; elle culmine dans l'ajgavph qui part de Dieu et met au service de tous les fidèles comme un encouragement et une intercession. On rassemble ainsi les dits des Pères les Apophtegmes – et on écrit et diffuse leurs Vies comme celle, indéfiniment recopiée, d'Antoine⁵¹. Là encore, le monachisme va se diversifier en toute sorte de modèles de vie religieuse, mais la quête de la sainteté du désert ne disparaîtra plus de l'Église, se réformant et se renouvelant sans cesse.

F. L'arianisme et la naissance de la théologie dogmatique. En plein dans la ferveur triomphante de la paix constantinienne⁵², alors que les basiliques chrétiennes se construisent partout, permettant la constitution de groupes épiscopaux d'un bout à l'autre de l'empire à l'instar du Latran, l'hérésie d'Arius éclate. Elle va occuper tout le IV^e s. et se prolonger jusqu'au concile de Chalcédoine (451)⁵³. C'est un ébranlement profond, dont les causes font l'objet de nombreuses enquêtes de responsabilité: permanence de la pensée juive, gnosticisme latent, intrusion de la pensée grecque, querelles autour des lapsi? Toutes les anciennes menaces semblent ressurgir à nouveau autour de l'unité de Dieu et de l'affirmation de la divinité du Christ, et conséquemment de l'Esprit. On oublie trop, en ces recherches qui ont leur valeur, le paradoxe que nous touchons du doigt en commentant le "tableau génétique de la période patristique": 1. l'Église n'est pas faite pour triompher complètement tant que

⁵⁰ Cfr. Hermias, Gentilium philosophorum irrisio, éd. R.P.C. Hanson, trad. D. Joussot, SCh 388, Paris 1993.

⁵¹ Voir ci-dessus op. cit., n. 26, p. 67.

⁵² Voir le livre X de *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, op. cit, n. 13: toute la première partie, avec le panégyrique sur l'érection des églises après 313 (p 516-554), la seconde publiant les actes impériaux en faveur des chrétien (p. 554-557), la conclusion opposant la fin de Licinius, revenu au paganisme, à la paix constantinienne (p. 557-565).

L'arianisme dans un premier moment, qui dure de Nicée à Constantinople I, tourne autour de l'égalité des personnes dans le Dieu unique, mais il rebondit en christologie, jusqu'à Éphèse et Chalcédoine.

dure l'histoire, 2. Elle est faite pour transformer les crises en défis. Insistons brièvement sur ce seul second point, lequel est, du reste, intrinsèquement lié au premier. La crise majeure de l'arianisme a permis à l'Église d'inventer et d'expérimenter à fond deux données qui sont devenue parties intégrantes de la tradition: la gestion du magistère par les conciles, la théologie dogmatique fondée sur la lecture de l'Écriture et des Pères de l'Église. D'une part, la résolution du problème a nécessité la tenue de trois conciles œcuméniques – Nicée, Constantinople I, Chalcédoine - et d'un nombre impressionnant de synodes locaux surtout entre les deux premiers conciles⁵⁴. D'autre part, une pléiade de grands théologiens – pourquoi citer des noms? – a œuvré dans les débats, produisant par leurs écrits ce qui constitue bien, pour une part, l'âge d'or de la théologie dogmatique et, partant, de la période patristique. Cet âge d'or – c'est cela seulement que nous voulions souligner dans ce commentaire – n'est pas seulement ce qui arrive dans toutes les littératures en toutes les langues par une sorte de loi naturelle du génie humain: il est le produit d'une victoire en une épreuve décisive de la foi. Comme tel, il demeure comme un instrument et comme un modèle pour la suite des tempora christiana.

G. La réaction païenne et les lettres chrétiennes. Il faut hâter le pas, mais pas au point de négliger les dernières épreuves fondatrices de la période patristique. Comme un autre contrecoup de la victoire du christianisme, une résistance païenne se fait jour. Elle s'incarne dans le bref passage par le pouvoir de Julien, neveu de Constantin, celui qui a été désigné comme l'Apostat. Elle le déborde, bien entendu, s'appuyant en particulier sur la pauvreté culturelle du christianisme comparée à la splendeur de ce que celui-ci est en train de détruire par la barbarie biblique. Il est intéressant de voir poindre ici une critique qui sera récurrente. Elle oblige les chrétiens à relever le flambeau. Ce sera l'œuvre des grands écrivains que furent aussi les théologiens de la Cappadoce, Basile et les deux Grégoire, mais aussi Jean Chrysostome, Ambroise, Jérôme, Augustin, et tant d'autres. On a là un autre aspect de l'âge d'or. C'est encore une victoire.

H. Largeur et continuité de la mémoire chrétienne. Le renouveau de la réflexion induit par les intenses efforts intellectuels à quoi oblige l'arianisme entraîne une sorte de supériorité par rapport aux vieux auteurs des siècles passés. On les soupçonne d'avoir été par leurs insuffisances – le subordinatianisme, le millénarisme – les fourriers de l'hérésie. Cette distance prise par rapport aux générations passées – là encore une première qui aura des rééditions – se concentre sur Origène. Pour des siècles, Origène devient un suspect. Mais Origène, entre autres, va survivre en christianisme. De deux manières très humbles, terre à terre en quelque sorte, la mémoire des anténicéens va être

⁵⁴ Athanase d'Alexandrie et Hilaire de Poitiers ont estimé l'un et l'autre nécessaire de consacrer un De synodis pour débrouiller la complication de ces assemblées s'opposant les unes aux autres sous la pression du pouvoir impérial.

maintenue: par les historiens, par les copistes. Ici, l'Église dévoile une de ses capacités, celle d'être un extraordinaire conservatoire, y compris de ce qui l'a précédée, de ce qui l'a combattue, de ce qui l'a affaiblie, de ce qu'elle ne peut se passer d'entraîner avec elle dans son devenir sous peine de ne plus se comprendre elle-même⁵⁵.

I. L'humanisme et la grâce. Nous ne pouvons pas nous empêcher de faire allusion dans notre trajectoire au pélagianisme, qui n'est pas sans accointance avec les développements de l'arianisme chez Nestorius, mais présente un aspect foncièrement latin. Pélage est un breton. Augustin, son grand contradicteur, est un Africain du Nord de vieille culture romaine. Les conciles, du reste locaux et non œcuméniques, qui règlent, dogmatiquement, cette question qui ne pourra que rebondir dans l'Occident pétri d'activisme, sont tenus à Carthage (418) et à Orange (529). Il s'agit de la capacité que possède ou non l'homme de se sauver. Ici un chapitre particulier de la théologie dogmatique se met en place, le traité de la grâce. Nous avons encore à l'écrire aujourd'hui dans le climat d'humanisme exacerbé qui est le nôtre.

J. L'évergétisme épiscopal. L'Église par ses diocèses et toute son organisation devient peu à peu un État dans l'État. Recueillant de grandes richesses mobilières et immobilières, il lui revient une tâche de redistribution. Celle-ci se manifeste de façon plus urgente chaque fois que l'Empire et les royaumes qui lui succèdent au temps des invasions sombrent dans l'impuissance sociale. Naît en même temps la nécessité de maintenir dans le peuple chrétien et ses élites politiques le sens de la justice. Les responsables ecclésiastiques ont aussi besoin d'orientations fermes en ce domaine. Une doctrine sociale se constitue donc, dans les faits et dans les écrits, à partir des derniers siècles de l'époque des Pères, dans la ligne d'Ambroise, de Jean Chrysostome, et de tant d'autres parmi lesquels il ne faut pas oublier les religieux et leurs activités caritatives.

Voici donc exposé et commenté le panorama de la période patristique. Il n'a rien appris de très nouveau, et il y manque sans doute tel ou tel moment crucial. En particulier, parmi ces lacunes, on pourrait signaler la crise donatiste en Afrique de Nord avec ses prolongements en Espagne, mais aussi le passage aux Barbares défendu, entre autres, par Salvien de Marseille († vers 484)⁵⁶. Ce sont là des points trop complexes et diffus. Ils s'apparentent à ce que nous évoquions ci-dessus concernant les crises qui apparaissent à la fin de la période et réclament, sans doute, d'autres traitements que les dix qui ont été cernées et

⁵⁵ Voir ci-dessus La constitution du corpus des Pères, p. 68.

⁵⁶ Cfr. Salvianus Massiliensis, *De gubernatione Dei*, éd. G. Laguarrigue, SCh 220, Paris 1975.

qui sont relativement faciles à traiter⁵⁷. Cela dit, le matériau historique qui a été présenté suffit à donner une idée forte de l'unité et de la vitalité du temps des Pères. Il est clair que la clé de cette double et simple qualification est dans la place reconnue aux crises. Le panorama peut et doit être compris comme un drame.

A ce sujet, il faut bien reconnaître que les crises ont une tonalité différente dans les cinq premières sous-périodes et les cinq suivantes. On touche ici à ce qui reste de vrai dans la répartition classique des grands manuels du début de la réflexion historique sur la patristique évoquée au début de cet exposé. Cela étant reconnu, voici sans doute l'apport vraiment décisif de ces pages. Jamais, ni avant ni après Milan et Nicée, l'Église n'a joui d'une paix complète à laquelle les temps postérieurs pourraient se référer avec nostalgie. Et il n'y a du reste rien à regretter à l'abolition de ce phantasme. La vitalité que le panorama dramatique nous conduit à apprécier est celle de l'engendrement d'un monde nouveau dans la pleine réalité de l'ancien monde qui en est comme la chair. En un sens, après Nicée, ayant pris sa place dans l'empire romain, le christianisme a été confronté à des défis de plus en plus complexes, minimes en un sens et pourtant toujours importants, à l'ombre de la grande question posée par l'arianisme. Les problèmes avaient été plus larges dans les trois premiers siècles. L'admirable est que, chaque fois, dans les grandes perspectives, comme dans ce qui peut apparaître comme des détails, quelque chose de tangible, de simple, d'universel est apparu et n'a plus cessé d'être utile à l'Église. Nous voyons là comme une démonstration historique de l'action propre de l'Esprit au sein de l'Église militante. Selon la belle formule inventée par Paul VI, "les chrétiens évangélisent en s'évangélisant"⁵⁸. Dans la période patristique, les chrétiens ont été engendrés en engendrant, dans des douleurs et dans la victoire d'une évangélisation en profondeur de l'homme. Ce travail se poursuivra, sous de tout autres auspices dans les grandes périodes qui ont suivi.

J'ai été heureux de pouvoir affirmer des constatations si fortifiantes pour les offrir à notre confrère, collègue et ami Marek Starowieyski, dont l'attachement aux Pères a été non seulement si bien informé, mais encore tellement entraînant pour beaucoup en Pologne et dans le vaste monde.

⁵⁷ Voir ci-dessus la première présentation du *Tableau génétique*, p. 75.

⁵⁸ Paul VI, *Exhortation* "Evangelii nuntiandi" 13 et surtout 15, où se trouve la phrase: "Évangélisatrice, l'Église commence par s'évangéliser elle-même".